



**Revue archéologique de l'Est**

**Tome 55 | 2006**  
**n°177**

---

## Une agglomération antique inédite : Chevroches (Nièvre)

**Frédéric Devevey**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rae/723>  
ISSN : 1760-7264

### **Éditeur**

Société archéologique de l'Est

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 mars 2007  
Pagination : 103-128  
ISBN : 2-915544-07-7  
ISSN : 1266-7706

### **Référence électronique**

Frédéric Devevey, « Une agglomération antique inédite : Chevroches (Nièvre) », *Revue archéologique de l'Est* [En ligne], Tome 55 | 2006, mis en ligne le 07 septembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rae/723>

---

# UNE AGGLOMÉRATION ANTIQUE INÉDITE : CHEVROCHES (NIÈVRE)

Frédéric DEVEVEY \*

---

**Mots-clés** Période gallo-romaine, période mérovingienne, urbanisme, îlots, voies, rues, bassin, archéométaballurgie, fer, bronze, commerce, édifice, nécropole.

**Keywords** Gallo-roman period, merovingian period, antique town planning, Insulae, roads, streets, basin, metallurgy, iron, bronze, trade, shelter, necropolis.

**Schlüsselwörter** Gallo-römische Zeit, merowingische Zeit, Städtebau, insulae, Verkehrswege, Strassen, Becken, Archäometallurgie, Eisen, Bronze, Handel, Tempelchen, Nekropole.

**Résumé** Mise au jour en 2001, l'agglomération secondaire de Chevroches (Nièvre) a fait l'objet de plusieurs mois de fouille par une équipe de l'INRAP.

Le site est partagé en îlots, délimités par des rues et des espaces de circulation. Les structures qui ont été mises au jour correspondent à des zones domestiques, artisanales (métallurgie) ou à caractère monumental, voire publique comme l'atteste la découverte d'un bassin monumental et d'un sacellum.

Cet article dresse un premier bilan de nos connaissances sur l'évolution de la topographie urbaine et architecturale, du 1<sup>er</sup> au 5<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., de cette agglomération secondaire inédite.

**Résumé** Discovered in 2001, the small gallo-roman city of Chevroches (Nièvre), has been the object of several months of archaeological excavations by INRAP.

The site is divided into insulae which are delimited by streets and circulation areas. The excavated structures reveal domestic areas and workshops (metallurgy) as well as monumental and public architecture, as attested by the presence of a monumental basin and a Sacellum.

This article is a first assessment of our knowledge of the evolution of urban and architectural topography of this recently excavated urban centre from the 1st to the 5th century AD.

**Zusammenfassung** Die 2001 entdeckte Ortschaft Chevroches (Departement Nièvre) wurde mehrere Monate lang von einem Team des INRAP ausgegraben.

Die Siedlung ist in Häuserblöcke (insulae) aufgeteilt, die von Strassen und Verkehrswegen gesäumt werden. Die zutage gebrachten Strukturen entsprechen Wohnbereichen, Handwerkervierteln (Metallurgie) oder Bereichen mit monumentalem bzw. öffentlichem Charakter, wie die Entdeckung eines monumentalen Beckens und eines sacellum bezeugt.

In diesem Artikel ziehen wir eine erste Bilanz der Erkenntnisse über diese neu entdeckte Ortschaft, insbesondere über die Entwicklung der Stadttopographie und der Gebäudearchitektur vom 1. bis 5. Jh. n. Chr.

---

---

\* Inrap - Centre archéologique de Sennecey-lès-Dijon, 21800 Sennecey-lès-Dijon / UMR 6565 CNRS ; frederic.devevey@inrap.fr.

## PRÉSENTATION DU SITE

Découvert par photographie aérienne en 1998 par J.-P. Delor, le site gallo-romain de Chevroches (Nièvre) a fait l'objet de sondages et d'une fouille de sauvetage en 2001-2002<sup>1</sup>.

Les investigations sur le terrain ont montré que cet établissement antique correspond aux îlots d'une agglomération secondaire inconnue jusqu'alors, implantée au milieu du premier siècle de notre ère et abandonnée au début du V<sup>e</sup> siècle. Sa surface totale n'est pas connue, mais au moins cinq îlots, délimités par des voies et des ruelles, ont été identifiés sur une superficie de plus de 14 500 m<sup>2</sup> (fig. 1).

L'objet de cet article est de dresser un premier bilan de nos connaissances sur les dynamiques d'urbanisation de cette agglomération secondaire inédite<sup>2</sup>. Le sujet a été volontairement traité synthétiquement et certains points ne sont abordés que ponctuellement, car ils ne s'inscrivent pas directement dans notre propos. Le lecteur pourra se référer au rapport final d'opération de l'INRAP (DEVEVEY *dir.*, 2005), où figure l'ensemble des études des données du terrain. Nous allons tenter également de répondre à certaines questions qui se posent à l'issue de huit mois d'études sur le terrain :

Quelles ont été les motivations de l'implantation de ce site gallo-romain ? Peut-on cerner des dynamiques urbaines de développement ? Quelles notions concernant l'évolution de l'urbanisme et de la topographie urbaine peuvent en découler ?

## LE CADRE DE L'OPÉRATION ARCHÉOLOGIQUE (fig. 2)

La commune de Chevroches se situe à l'est du département de la Nièvre, à 3 km au sud-est de Clamecy. Elle présente sur son territoire deux formations naturelles particulières. Au sud, l'Yonne a laissé un méandre fossile dont le caractère exceptionnel a permis son classement en 1989 au titre de la loi de 1930. Le nord de la commune est constitué par un promontoire rocheux qui domine la plaine alluviale.

Un village de vacances (chalets, port de plaisance en bordure du Canal du Nivernais, restaurants...), d'une superficie de 12 hectares, sera prochainement implanté sur toute la moitié nord de l'éperon rocheux qui domine le village.

Outre la présence d'une occupation du Néolithique moyen (dont un mégalithe et un rempart qui barre l'éperon d'est en ouest), ainsi qu'une nécropole du haut Moyen Âge, les opérations de diagnostic et de fouille (5 000 m<sup>2</sup>) ont permis, en 2001-2002, la mise au jour d'une partie de cette agglomération gallo-romaine.

La fouille archéologique préventive (dont j'ai assumé la responsabilité), a été effectuée de septembre 2001 à septembre 2002. Elle faisait suite à une série de diagnostics sur l'emplacement de ce projet et concernait l'emplacement du futur port de plaisance et de ses aménagements directs.

C'est à cette occasion que la présence d'un important site gallo-romain a été confirmée. Il semble s'étendre depuis le sommet de l'éperon rocheux jusqu'à la plaine alluviale de l'Yonne, à l'ouest.

## LE CADRE NATUREL

Le secteur étudié est drainé par l'Yonne et ses affluents, dont les deux principaux sont le Beuvron et l'Armanche. Cette micro-région constituée de collines et de plateaux est appelée « les Vaux d'Yonne ».

Le village de Chevroches est constitué d'un groupement d'habitations dominant le canal du Nivernais et l'Yonne, qui s'écoulent<sup>3</sup> au pied du promontoire rocheux.

Un fort contraste existe entre la végétation de la vallée (cultures et prairies) et les plateaux boisés. Le fond de la vallée, orientée nord-sud, est à environ 70 m sous le plateau et se développe sur plus de 500 m de large au droit du hameau de Chantenot, au sud de Chevroches. Il se réduit à 200 m environ vers « l'écluse de la Maladrerie ». L'éperon de Chevroches présente une déclivité assez forte du sud-est vers le nord-ouest. Le point le plus élevé du site se trouve à proximité du rempart néolithique, à la cote moyenne de 197 m (NGF). Le plateau est bordé à l'est par une falaise abrupte dans laquelle plusieurs cavités sont visibles.

1. Devevey F. - Bleu S. (AFAN 2001), Devevey F. - Ducreux F. (AFAN 2001), Stanieczek L. - Devevey F. (INRAP 2002), Devevey F. (INRAP 2004). Source : Carte archéologique du SRA de Bourgogne.

2. Cet article est le résultat d'une année de formation universitaire que l'auteur a suivie en 2003/2004, dans le cadre du Diplôme d'Études Supérieures Spécialisées en méthodes scientifiques et techniques en archéologie, à la Faculté des Sciences de l'Université de Bourgogne de Dijon.

3. On peut parler « d'écoulement » pour un canal puisqu'il existe toujours une différence de niveau entre l'amont et l'aval.

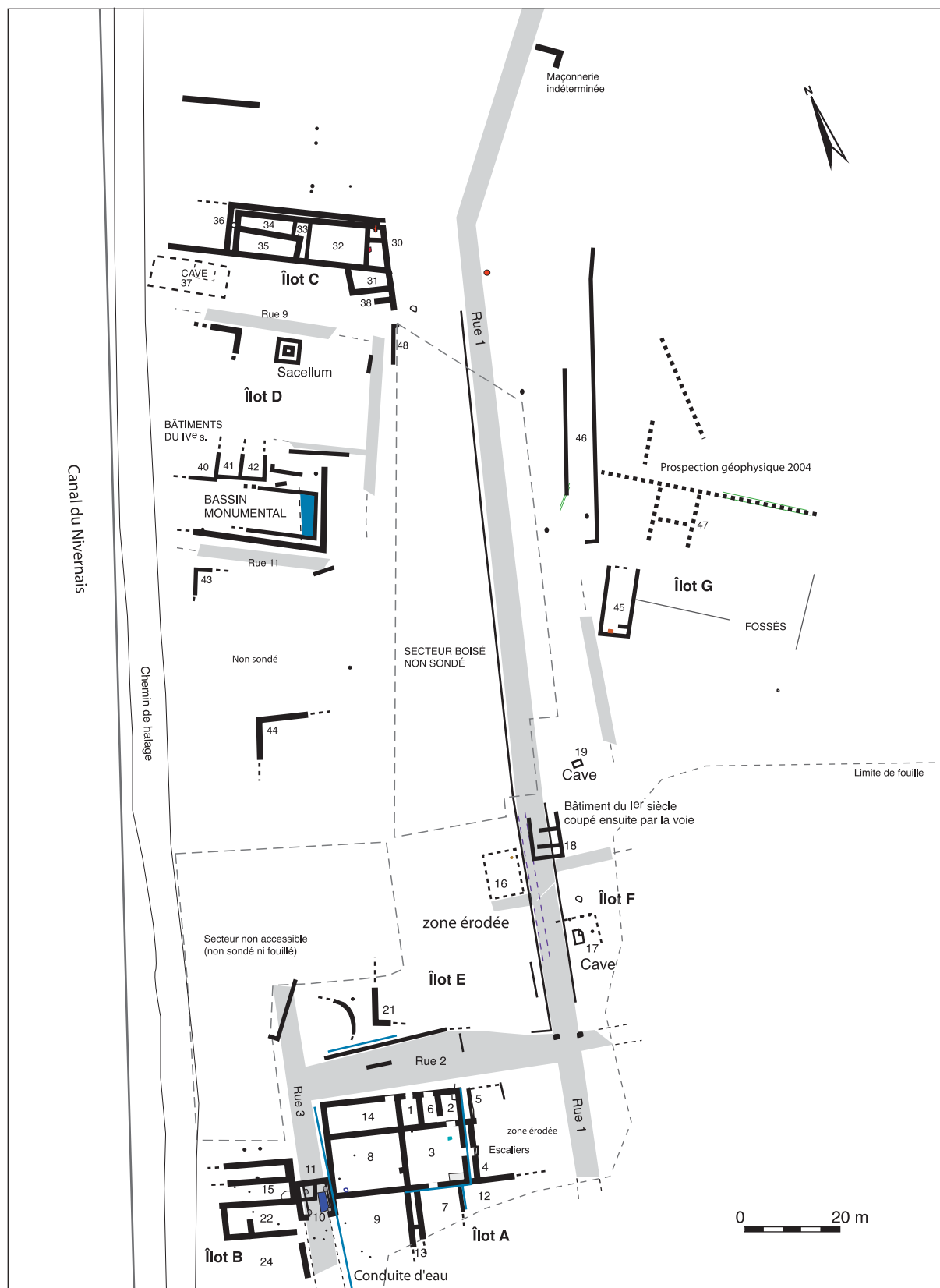


Fig. 1. Chevroches. Plan général (toutes phases) des structures gallo-romaines (F. Devevey, P. Noguès, INRAP 2005).



**Fig. 2.** Vue aérienne de l'éperon et de la fouille préventive. Le chemin de halage souligne particulièrement les contours de l'éperon. En haut du cliché, remarquer le village d'Armes et les méandres actuels de l'Yonne. Vue prise vers le nord-est (cl. F. Devey, 2002).

## DONNÉES GÉOLOGIQUES

Les principales formations géologiques de cette région sont issues des dépôts sédimentaires marins qui se sont formés au cours du Jurassique, durant le Bathonien. Ces formations de calcaires oolithiques et détritiques ont fait l'objet d'une exploitation par les carrières depuis l'époque gallo-romaine et d'une manière plus soutenue à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. La « pierre de Chevroches » était en effet recherchée pour ses qualités mécaniques et plastiques. Cinq carrières anciennes sont encore visibles sur le territoire de la commune. Les plus récentes ont été exploitées jusque dans les années 1950. Le sous-sol comporte un réseau karstique assez complexe dont l'activité est visible par la présence de petites sources au pied du massif. Les formations superficielles sont de trois types : les argiles sableuses à chaille (altération du substrat ?), les alluvions anciennes et récentes déposées par l'Yonne et les colluvions de fonds de vallons et de bas de versants.

## LES ORIGINES DE CHEVROCHES

Les mentions les plus anciennes de Chevroches semblent remonter à la période mérovingienne. En effet, le premier évêché de Nevers, créé durant la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, avait pour limites, au sud-ouest « La Marche » (La Charité) et au nord, Chevroches (SOLARI, 1976). Le nom de *Cava Rocca* figure également, à la même époque parmi les points principaux de la frontière entre la Francie et la Bourgondie.

En 849, le nom de l'église de Chevroches apparaît dans une charte de l'évêque Hériman et dans une seconde datée de 933, par laquelle Raoul, duc de Bourgogne et roi de France, remet l'église de Chevroches à Tedalgrin, prélat de l'église de Nevers. En 935, le village de Chevroches se nommait *Cavoraca*, puis *Cava Ruppe* en 1287<sup>4</sup>.

Au XV<sup>e</sup> siècle, l'orthographe du village était « Chievroche ». Il appartenait à la famille d'Armes et dépendait de la Châtellenie de Clamecy.

Le nom de Chevroches serait la réduction française du bas-latin *Cava Rocca* (roches creuses). Si cette étymologie semble acceptable, il reste encore à déterminer s'il s'agit de références à des cavités naturelles (grottes) ou à des carrières (gallo-romaines ?) (SOULTRAIT, 1865).

L'emplacement de l'église médiévale n'est pas connu. L'église actuelle fut achevée en 1787. Entre 1830 et 1840, le percement du canal du Nivernais donna un formidable essor aux carrières de Chevroches.

## LE CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE

La configuration particulière de la commune de Chevroches a permis une implantation humaine très ancienne. La colline qui surplombe Chevroches forme un éperon facile à défendre, dont le rempart néolithique qui le barrait est encore visible. En 1874, des fouilles avaient permis la mise au jour d'ossements de chevaux, de hyènes, d'ours et de bœufs primitifs. En

4. Source : Société Scientifique et Artistique de Clamecy.

1983-84, le GNRA<sup>5</sup> a sondé une cavité nommée « la brèche » de Chevroches. D'une manière générale, de nombreuses cavités et failles sont visibles le long des bordures est et ouest du plateau. Les prospections au sol menées par ce même groupe en 2000 en bordure sud du village et le ramassage de surface qui a été effectué sur l'ancien méandre de l'Yonne ont permis de récolter de nombreux silex attribuables à la période magdalénienne (ARNOUX, 1986). Plusieurs tumulus ont été découverts depuis le XIX<sup>e</sup> siècle au sud de la commune, sur la colline située au centre de l'ancien méandre, au lieu-dit « le Breuillard ».

Jusqu'en 1998, l'occupation gallo-romaine n'avait pas été reconnue sur le territoire de la commune. Aux alentours de Chevroches et de Clamecy, faute de découverte archéologique tangible, seule une voie romaine était connue dans le « Bois Fariot ». En revanche, trois grands axes routiers antiques sud-est / nord-ouest, quasiment parallèles, sont connus et relativement bien positionnés (BIGEARD, BOUTHIER, 2000). Deux d'entre eux reliaient Autun à Entrains-sur-Nohain par deux itinéraires, l'un traversant le Morvan par Arleuf et Champallement, l'autre longeant le Morvan par sa bordure est, par Saulieu et Clamecy (fig. 3; AUJAS, 1987). Les fouilles archéologiques entreprises en 2001-2002 par l'INRAP ont permis sans doute de mettre en évidence le passage de cet axe par l'agglomération gallo-romaine de Chevroches.

De ce fait, celle-ci est au croisement de l'Yonne et de la voie Entrains-Autun, ce qui lui donne une position stratégique commerciale importante (BOUTHIER, 1984).

Le gué qui franchissait l'Yonne est d'ailleurs en partie visible de nos jours, dans le prolongement nord du site, au lieu-dit « le Pré Rond ». Le site gallo-romain découvert par photographie aérienne en 1998 dans le « Grand-Champ » était par ailleurs connu par les exploitants agricoles, dont les charrues raclaient souvent l'arase des murs. La présence du rempart de l'éperon barré, de nouveaux tumulus au nord de la commune et de bâtiments gallo-romains, n'a été mise en évidence que très récemment, par le GNRA et l'INRAP.

### L'OCCUPATION GALLO-ROMAINE DU I<sup>er</sup> SIÈCLE AP. J.-C.

Les traces concrètes d'un début d'urbanisation semblent correspondre à la période tibérienne, selon une trame nord-sud et est-ouest qui sera complétée et

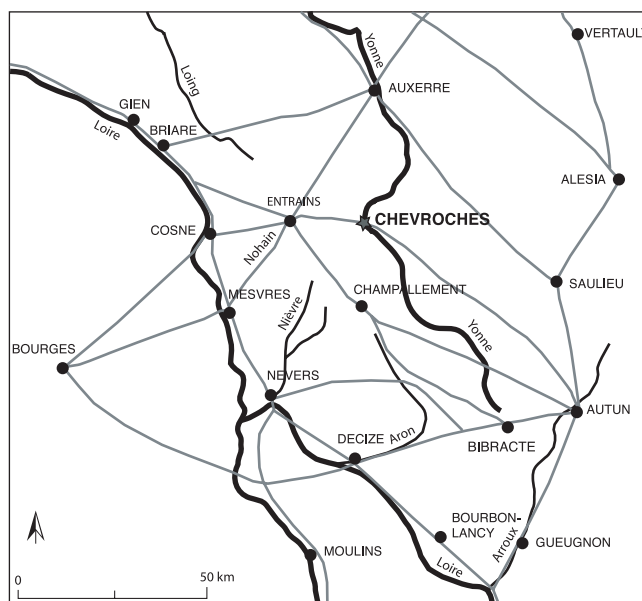


Fig. 3. Carte des principales voies gallo-romaines dans la partie occidentale du territoire éduen (d'après MEISSONNIER, 1984, A.P.N. n° 41-42).

élargie sous les Flaviens. De ces premières implantations, peu de choses ont subsisté en raison des remaniements postérieurs ainsi que de l'érosion naturelle d'une partie du site.

La topographie de celui-ci présente un aspect particulier, puisqu'elle se développe à la fois sur d'anciennes terrasses de l'Yonne qui surplombent la plaine alluviale actuelle, sur la pente qui descend en direction de la plaine et enfin dans la plaine elle-même. Dès cette période, une trame viaire se dessine et dessert une série de bâtiments.

Deux axes principaux sont établis, les rues 1 et 2, qui seront utilisés durant toute l'occupation antique du site, avec de régulières recharges et réfections.

La rue 1, orientée N-S a, durant cette période, une largeur assez modeste qui ne semble pas excéder 2 à 3 m. Elle est installée sur la terrasse supérieure de l'Yonne. Les divers sondages et prospections qui ont été réalisés sur l'ensemble du site ont prouvé que cette rue longe la totalité de la bordure ouest de l'éperon.

Il semble que, dans sa partie nord, elle rejoigne un autre axe (E-O), qui provient du sommet du plateau et se dirige vers l'Yonne. La comparaison de ces données avec celles issues des éléments de la carte archéologique régionale du S.R.A. de Dijon semble indiquer que nous sommes en présence de l'un des tronçons de la voie Autun - Entrains-sur-Nohain, ou du moins sur l'un de ses embranchements directs.

Durant le I<sup>er</sup> siècle, cette rue (pour la section qui a été fouillée) est bordée par des murets pour stabiliser

5. Groupe Nivernais de Recherches Archéologiques.





**Fig. 4.** Îlot F. Vue générale vers le sud de la petite pièce excavée n° 17 (cellier? séchoir?). Noter la présence d'un foyer sur tuile au premier plan (cl. INRAP, 2002).

le revêtement. Une ruelle vient s'y raccorder perpendiculairement et dessert la partie est du site.

La rue 2 était implantée sur la pente qui reliait la terrasse de l'Yonne et la plaine alluviale. Durant toute la durée d'occupation du site, son important dénivelé (plus de 8 m de hauteur sur 50 m) n'est que partiellement atténué. Des tentatives d'aménagements de terrasses artificielles ou d'élargissement furent entreprises jusqu'au milieu du iv<sup>e</sup> siècle.

Dans la partie plane de la plaine alluviale (partie nord du site), les sondages archéologiques de 2001 et 2002 n'ont pas permis de déterminer avec certitude la présence d'une trame de circulation durant cette période.

Durant le i<sup>er</sup> siècle, les techniques employées pour l'architecture font majoritairement appel aux « traditions indigènes », qui associent des unités d'habitats sur poteaux ou sur solins, dont toutes les élévations sont en matériaux de terre et de bois (pisé, torchis).

Les pièces 17 et 19 correspondent à des structures excavées quadrangulaires maçonnées. Dans la pièce

17, des escaliers desservent la structure au fond de laquelle un foyer est installé (fig. 4). Cette dernière se situe dans un petit bâtiment quadrangulaire implanté en bordure de rue et dont le plan a été reconnu grâce à la présence de calages de poteaux. Plus au nord, la pièce 19, partiellement érodée, présente la même configuration.

Les dimensions relativement réduites de ces structures (4 m<sup>2</sup> environ) et leur faible profondeur (moins d'1 m) nous interdisent de les identifier comme des caves. L'hypothèse de celliers ou de garde-manger peut être évoquée. Rappelons que la pièce 17 a livré un foyer, associé à une épaisse couche de cendres qui tapissait tout le fond de la structure. Pourrait-il s'agir alors d'un fumoir ou d'un séchoir ou bien d'un garde-manger?

Implantée à l'intersection de deux rues, la pièce n° 18 (fig. 5) est la structure d'habitat la mieux conservée qui nous soit parvenue pour cette phase chronologique. Ses dimensions sont de 10 m x 6 m. Elle est divisée en trois espaces, dont celui du milieu comporte un foyer central. Les murs, les cloisons ainsi que la toiture étaient manifestement constitués de matériaux périssables.

Le plan de cette maison s'apparente au type classique des « maisons augustéennes, ou maisons indigènes », dont les exemples au sein des trames urbaines précoces sont connus dans l'est de la Gaule : Auxerre (BOLLE, DEVEVEY, 1992 ; DEVEVEY, HENRION, 1994), Besançon (GUILHOT, GOY, 1992 ; GROS, 1996), et perdurent parfois jusqu'à l'extrême fin du i<sup>er</sup> siècle.

Le mobilier archéologique découvert dans l'abandon de la pièce 18 n'est pas postérieur au dernier quart du i<sup>er</sup> siècle de notre ère.

Au sud-ouest du site, les bâtiments qui étaient desservis par la rue 2 n'ont été que partiellement conservés et n'ont été reconnus que par la présence de calages de poteaux ou de lambeaux de niveaux de sols.

Dans la partie nord de l'îlot A, les indices de la période 50/90 ap. J.-C. ne sont pas très nombreux et certains n'ont reçu une datation que par le biais de la chronologie relative.

Enfin, la fouille des restes de la « pièce 21 », en bordure nord de l'îlot A, a permis de mettre en évidence la présence d'une activité métallurgique (forge), dont les déchets caractéristiques ont été reconnus : scories informes rouillées, scories argilo-sableuses et quelques parois de fours. Mais aucune structure directement attribuable à cette activité n'avait été conservée.

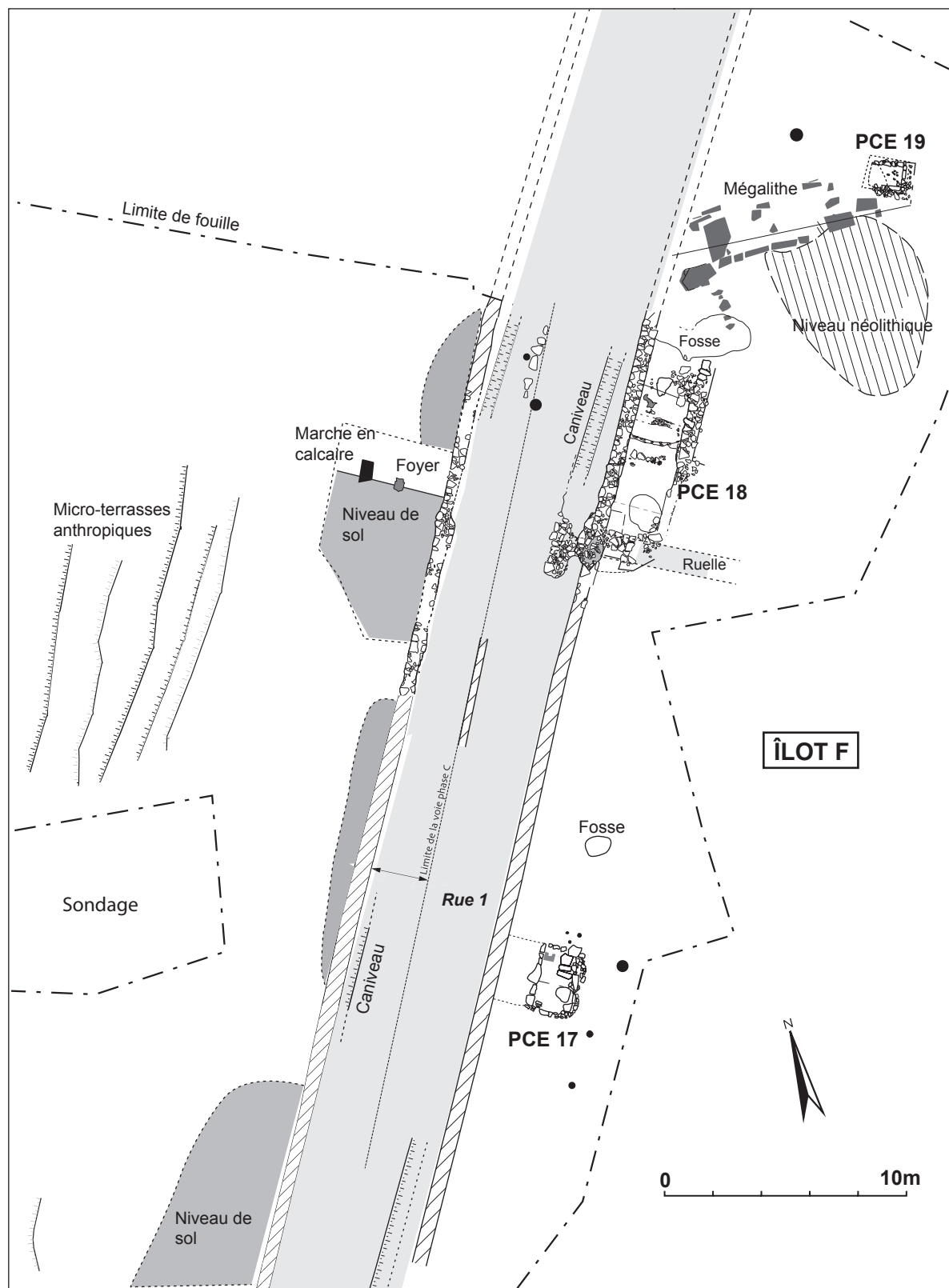


Fig. 5. Plan général (toutes phases) des structures au niveau des îlots A et B (INRAP, 2004).



## LES GRANDES TRANSFORMATIONS DU II<sup>e</sup> SIÈCLE AP. J.-C.

La fin du I<sup>er</sup> siècle voit une transformation générale du site. Elle témoigne d'une romanisation véritable de l'espace urbain avec la création d'îlots.

Le premier aspect de ces profondes transformations concerne les axes de circulation : bien qu'ils conservent leur orientation d'origine, leur morphologie évolue.

La rue 1 est élargie de 2 m vers l'est. De ce fait, l'ancien muret qui la bordait est « noyé » dans le nouveau revêtement. De part et d'autre de la voie, de nouveaux murs plus larges sont installés. Le long du mur est, un trottoir est mis en place (fig. 6). Ces remaniements se traduisent par l'abandon des pièces n<sup>os</sup> 17, 18 et 19 (fig. 5).

La rue 2 est décalée de plusieurs mètres vers le nord, elle est élargie, permettant ainsi la construction des bâtiments des îlots A et B. Ces îlots sont eux-mêmes desservis par une nouvelle rue (rue 3), bordée de trottoirs et sans doute d'un petit portique (fig. 7).

Des rues sont également établies dans la partie nord du site et délimitent deux nouveaux îlots (C et D).

Cette nouvelle trame délimite donc des îlots accueillant des constructions qui présentent de nombreuses similitudes dans le style et dans les techniques employées : moellons équarris, calibrés et montés en *opus vittatum* ou *caementicum*, utilisation de tuiles mais également - voire principalement - de dalles en calcaire oolithique pour les couvertures.

Les îlots A et B accueillent des bâtiments quadrangulaires, bordés au nord par un portique (?).

Le grand bâtiment de l'îlot A (31 m x 15 m) est construit en terrasses et se compose de deux grandes pièces (pièces 3 et 8). La bordure est de la pièce 3 correspond à un mur de terrasse au sein duquel un grand escalier était aménagé (fig. 8).

Elle était vraisemblablement bordée par un portique dont des fragments de fausses colonnes en mortier, peintes en rouge, ont été retrouvés lors de la fouille. Un *ambitus* (passage étroit entre deux bâtiments, BEDON *et alii*, 1988) permettait de rejoindre la rue 2.

En contrebas de cette première terrasse une autre pièce (pièce 8) se développe dans la pente. Elle constitue l'angle de la rue 3 avec le portique de la rue 2. Un escalier permet de faire communiquer les pièces 3 et 8.

De l'autre côté de la rue 3, un bâtiment d'habitation composé de deux pièces rectangulaires appartient à l'îlot B. Cet îlot reprend la configuration générale de l'îlot A avec un trottoir le long de la rue 3 et une cour ou un portique le long de la rue 2.

La destination de ces deux grandes pièces de l'îlot A reste énigmatique pour cette période. En effet, elles ont été utilisées continuellement jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle ; les structures ou niveaux de sols ont été régulièrement renouvelés. La pièce 3 n'a été conservée que sur sa moitié est en raison de l'érosion partielle de la terrasse sur laquelle elle avait été implantée.

Comme nous le verrons plus loin, si l'activité métallurgique est incontestablement présente aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, rien n'indique qu'elle était présente dès l'origine.

Les surfaces importantes de ces deux pièces (144 m<sup>2</sup> pour la pièce 3 et 180 m<sup>2</sup> pour la pièce 8)



**Fig. 6.** Îlot F. Vue générale de la rue n° 1, vers le sud. On peut observer nettement la présence de bornes « chasseyes » au carrefour des rues 1 et 2 (cl. INRAP, 2002).

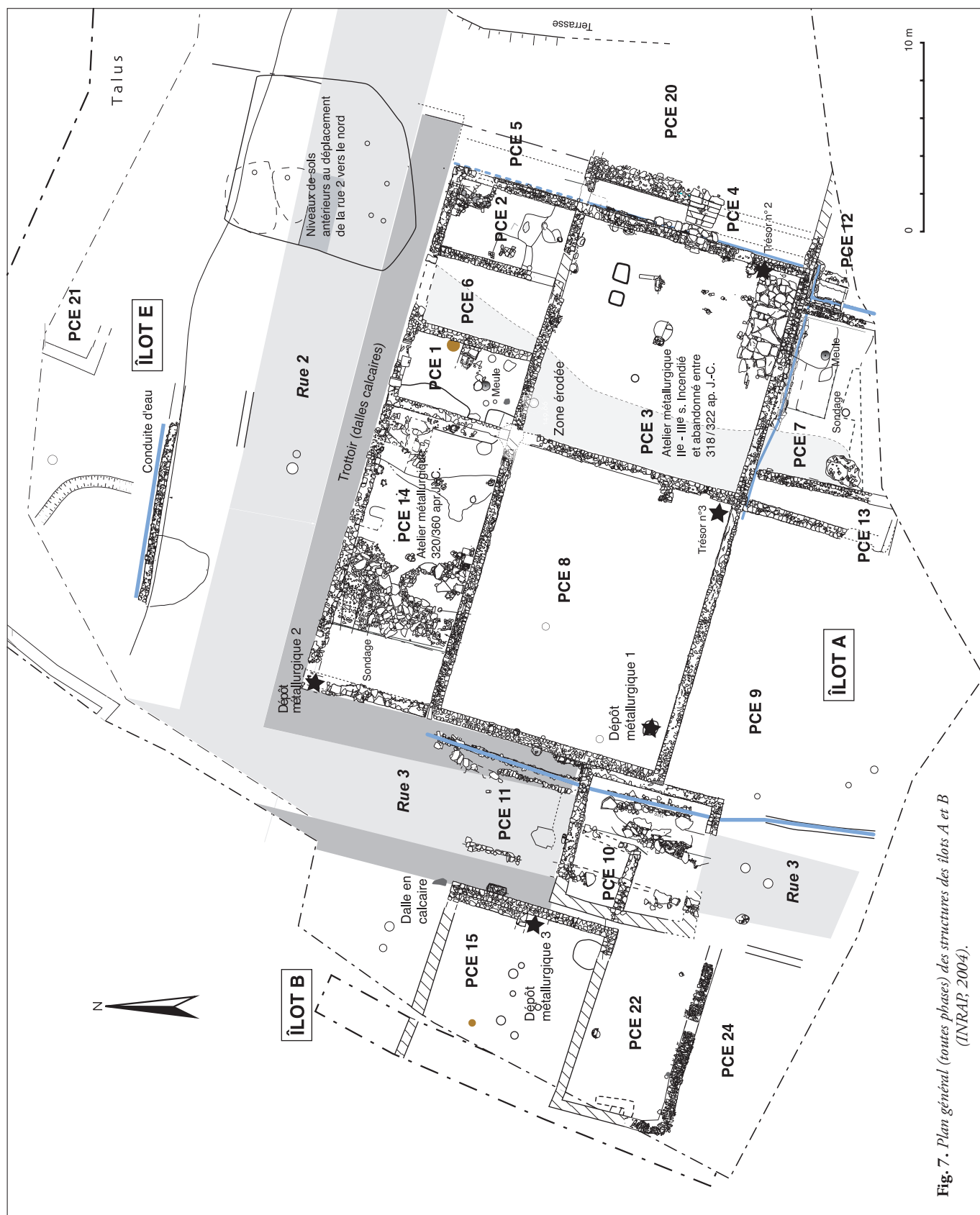


Fig. 7. Plan général (toutes phases) des structures des îlots A et B (INRAP, 2004).





**Fig. 8.** Escalier en pierres qui permettait d'accéder à la pièce n° 3 (îlot A), depuis la terrasse supérieure; il ne reste presque rien du bâtiment que cette dernière supportait.



**Fig. 9.** Vue générale vers le sud-est de l'îlot A (cl. INRAP, 2002).

posent également un problème quant à la restitution en élévation et surtout les modes de charpente et de couverture, dont l'existence est au moins attestée pour la pièce 3 (fig. 9). Un très grand nombre de tuiles et de dalles sciées a été retrouvé dans la couche d'incendie datée des années 320.

Deux îlots ont été reconnus dans la partie nord du site<sup>6</sup> (fig. 10).

L'îlot C est implanté vers les années 90 /100 ap. J.-C., sur les vestiges d'un bâtiment dont nous ne connaissons l'existence que par une cave (riche en mobilier), repérée en avril 2001, lors des premiers

diagnostics. Cet îlot comporte au moins une maison de 32 m de long par 12 m de large. Les pièces de l'habitation s'ouvrent vers la rue 9 et semblent donner à l'arrière sur une galerie bordant une cour. L'une des pièces de cette habitation était chauffée par un hypocauste alimenté par une galerie semi-excavée, à laquelle on accédait par un petit escalier extérieur (fig. 11). Il semble qu'une seconde habitation se développait dans le prolongement ouest de la première, le long de la rue 9.

Au sud de l'îlot C, de l'autre côté de la rue 9, au moins deux structures particulières sont implantées dans l'îlot D, dont nous n'avons pas encore parlé<sup>7</sup>. Il

6. Rappelons que ce secteur de la plaine alluviale « Le Grand Champ » n'a fait l'objet que de sondages, dont les plus importants concernent le *sacellum* et le bassin monumental.

7. Les données archéologiques sont mal connues pour cet îlot en ce qui concerne les phases antérieures.

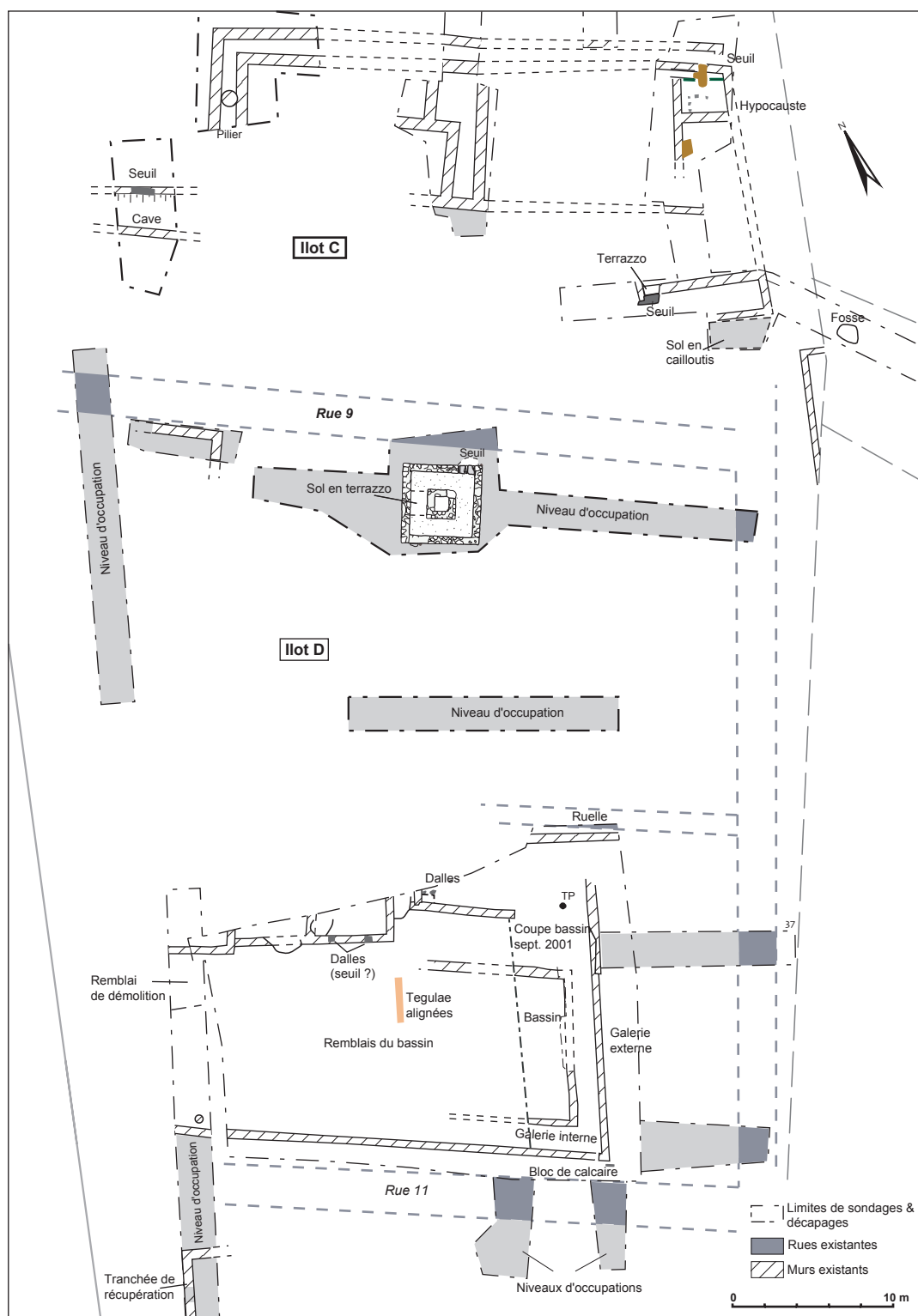


Fig. 10. Plan (toutes phases) des structures gallo-romaines des îlots C et D (INRAP, 2004).



**Fig. 11.** Pièce n° 30 (îlot C). Salle à hypocauste, vue vers le sud. Au premier plan, on peut observer le couloir de service qui permettait d'alimenter le foyer. Au second plan, remarquer le mur du IV<sup>e</sup> s. qui vient diviser la pièce en deux (cl. INRAP, 2001).

s'agit d'un édicule carré au nord de l'îlot et d'un bassin monumental au sud. Entre les deux, un niveau de circulation divise en deux parties l'îlot D. Ces deux structures n'ont pas été fouillées. Les dimensions modestes de l'édicule ont permis un décapage en plan, puis un diagnostic approfondi, alors que le bassin monumental n'a fait l'objet que d'un sondage dans sa bordure est. De ce fait, ses dimensions exactes ne sont hélas pas connues<sup>8</sup>.

### L'ÉDICULE DE L'ÎLOT D

Bordé au nord par un niveau de circulation est-ouest, l'édicule se compose d'une première maçonnerie carrée de 4,80 m de côté au centre de laquelle se trouve une seconde maçonnerie carrée, de 1,80 m de côté. Bien que ses dimensions paraissent réduites, le plan de cet édicule rappelle sans conteste celui d'un *sacellum*.

L'angle nord-est comporte un aménagement de seuil constitué de deux dalles de calcaire qui présentent une patine d'usure bien visible. La bordure extérieure est faite d'un petit radier de nodules de chaux et de fragments de tuiles, très compact.

De part et d'autre du seuil, deux monnaies ont été trouvées dans le niveau terminal d'utilisation<sup>9</sup> :

- 1 *antoninianus* de Tétricus II (271-274).
- 1 *nummus* de Constantin I (307-327) ou Constantin II (César en 317, Auguste en 337-340).

8. Cette partie du site a fait l'objet d'une mesure conservatoire de la part du SRA de Bourgogne. Une importante couche de remblais a été posée sur ces structures qui, de fait, ne seront pas fouillées avant de nombreuses années.

9. Identifications réalisées par M. J. Meissonnier, Conservateur du Patrimoine, S.R.A. Bourgogne à Dijon.

Le seuil communique directement avec un niveau de sol bétonné, à l'intérieur de l'édicule. La disposition de l'entrée dans l'un des angles et non au centre du mur nord peut s'expliquer par des raisons pratiques. La galerie intérieure n'est large que de 1,05 m. Si l'entrée s'était trouvée au milieu de l'édicule, l'accès aurait été malaisé, puisque le visiteur éventuel aurait « buté » sur l'autel. Placer l'entrée dans l'un des angles permet d'entrer dans le sens de la longueur de la galerie, ce qui favorise également la pénétration de la lumière.

Le remblai d'abandon qui recouvre ce petit bâtiment est composé d'un sédiment argileux dans lequel une très grande quantité de nodules de chaux et de fragments d'enduits peints était visible. Une douzaine de clous forgés et de tessons a été récoltée.

La fouille du centre de l'édicule, dans le niveau de fondation, a permis la découverte de plusieurs monnaies, dont le caractère disparate peut s'expliquer par un dépôt à caractère votif :

- 1 denier en argent de Tibère (14-37),
- 1 *dupondius* de Vespasien ou de Domitien (69-96),
- 1 *dupondius* de l'empereur Hadrien (117-138),
- 1 sesterce usé de Faustine II sous le règne de Marc-Aurèle (161-180).

La fondation de cet édicule présente donc un *terminus ante quem* du dernier tiers du second siècle de notre ère, c'est-à-dire postérieur à la construction des bâtiments des îlots A, B et C. Mais la fondation de l'édicule a livré un fragment de chapiteau corinthien qui atteste de la présence d'un bâtiment antérieur dont la nature et l'emplacement n'ont pas été retrouvés.

La présence de petits lieux de culte au sein d'habitats gallo-romains a déjà été rencontrée sur des sites





**Fig. 12.** *Limite est du bassin monumental, vue vers le sud-est, dégagée en septembre 2001 (cl. INRAP, 2001).*

à proximité de Chevroches. L'exemple le plus proche se situe dans l'Yonne, à quelques kilomètres à l'est, sur le site du « Crot-au-Port », sur la commune de Fontenay-près-Vézelay. Cet édicule est à peine plus grand que celui de Chevroches (7 m de côtés pour 5 m à Chevroches) et ne semble pas posséder de galerie périphérique<sup>10</sup>.

À l'occasion des fouilles qui ont été réalisées par l'AFAN sur l'autoroute A77, le site de Pannes (Loiret) a livré un *sacellum* qui présentait de grandes similitudes avec celui de Chevroches : « Ce bâtiment offre la vue d'un carré parfait de 5,75 par 5,75 m. Les dimensions de l'autel font 2 m x 2 m et ne le situent pas au centre de la *cella*, mais l'excentrent légèrement vers l'est (...). Ce petit édifice comprend un autel au centre qui est maçonné à l'aide de matériaux mixtes. » (RENARD, DAVID, 1997).

## LE BASSIN MONUMENTAL

Le long de la rue 7, en limite sud de l'îlot D, la présence d'un bassin monumental donne au site de Chevroches un caractère tout à fait particulier (fig. 12).

Cette grande structure quadrangulaire se compose de deux parties :

Une galerie extérieure (connue sur trois côtés), dont les dimensions estimées sont de 18 m de large par 27 m le long (au moins), qui encadre le bassin

proprement dit, dont la largeur est de 10 m pour une longueur estimée de 20 m.

Vu en coupe, le mur est de la galerie délimite une sorte de terrasse : à l'extérieur de la structure, le niveau de circulation correspond à celui des rues 7 et 8, c'est-à-dire de plain-pied. En revanche, le sol de la galerie interne se situe à 1,30 m environ sous le niveau des rues. Il était composé à l'origine de carreaux en schiste noir d'Autun (?), dont deux exemplaires ont été retrouvés. La qualité de la maçonnerie a été particulièrement soignée. Les murs, montés en *opus caementicium*, présentent des moellons de parement d'un module standardisé et sont conservés sur dix assises.

Cette galerie permettait vraisemblablement de faire le tour du bassin lui-même. L'accès à la galerie interne s'effectuait dans l'angle nord-est de la structure, par un double plan incliné (rampe ?) qui desservait les parties nord et est du bassin. Aucun élément n'a permis de déterminer si cette rampe supportait à l'origine un escalier.

Le bassin à proprement parler est implanté au centre de la galerie périphérique. Sa profondeur est de 2,20 m environ. La maçonnerie est tout à fait différente de celle de la galerie. Le parement est constitué de gros moellons de calcaire liés entre eux par de l'argile crue.

L'absence totale de mortier hydraulique rappelle la technique utilisée pour les parements de puits. Le fond du bassin n'a pas reçu d'aménagement particulier et correspond à l'interface entre les limons et le sommet de la roche. De ce fait, le bassin de Chevroches n'avait certainement pas une fonction de citerne (où l'eau est retenue).

<sup>10</sup>. Fouille B. Lacroix. Suivant les différentes sources bibliographiques (rapports de fouilles, carte archéologique du SRA ou CAG), une galerie périphérique aurait peut-être été trouvée. Mais aucun plan ne la mentionne.



**Fig. 13.** Pièce n° 2 (îlot A). Elle a été construite en même temps que les pièces n° 1 et n° 6, au cours du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C., contre la façade des pièces n° 3 et n° 8. C'est à cette occasion que la rue n° 2 a été décalée de plus de 6 m vers le nord (cl. INRAP, 2002).

Les prospections archéo-magnétiques effectuées en avril 2004 (BOTELLA, 2004) dans le cadre d'un travail universitaire, montrent que les berges de l'Yonne à l'époque gallo-romaine étaient certainement plus proches du site que de nos jours, sans pour autant qu'il nous soit possible de déterminer la façon dont le bassin communiquait avec la rivière. Le creusement du canal du Nivernais au XVIII<sup>e</sup> siècle et l'absence de fouille exhaustive de cette structure ne nous permettent pas d'avoir de certitudes sur ce point.

La restitution en élévation reste à ce jour peu aisée, dans la mesure où la structure n'a pas été dégagée entièrement et où des remaniements ont été effectués durant les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. La taille importante de cette structure incite à y restituer une couverture de type portique d'*atrium*, plutôt qu'un bâtiment fermé qui aurait exigé des murs bien plus massifs. On peut également envisager l'absence totale de couverture.

La présence de ce bassin dans un contexte urbain est unique en Bourgogne, puisque celui d'Escolives-Sainte-Camille, à 10 km au sud d'Auxerre, site fouillé de 1955 à 1989 par R. Kapps puis D. Prost, appartient à une vaste villa.

Sa fonction reste pour le moment inconnue. Seule une fouille exhaustive aurait permis de rassembler des données pertinentes. S'agissait-il d'un bassin à vocation cultuelle, ornementale, piscicole, voire les trois fonctions associées? Cette question pourrait presque faire l'objet d'un article à elle seule.

Le seul équivalent antique du bassin de Chevrolles est connu (dans des dimensions plus modestes) sur le site d'Argenton-sur-Creuse (*Argentomagus*) où il est interprété comme une fontaine publique (DUMASY, PAILLET *dir.*, 2002; GASTON, 2003).

### *L'apport de la palynologie*

L'étude des sédiments issus du fond du bassin (niveau de limons argileux) apporte des données importantes sur l'aspect général du paléo-environnement de ce secteur du site au début du IV<sup>e</sup> siècle.

L'analyse pollinique a été effectuée à partir d'échantillons qui ont été prélevés dans le bassin, dans une couche de limons contemporaine de son utilisation. Ce sédiment argileux s'est déposé au fond du bassin, lorsque ce dernier était encore (partiellement?) en eau.

L'échantillon étudié contenait une proportion de grains de pollen non négligeable, puisque le résultat du calcul de concentration absolue donne presque 1000 grains de pollen par gramme de sédiment. L'échantillon présentait par ailleurs une quantité très importante de micro-charbons, visibles à l'œil nu<sup>11</sup>.

Les résultats de l'analyse pollinique évoquent un environnement du bassin relativement ouvert, avec un taux quasi identique de taxons arboréens et de taxons herbacés. La forêt environnante est dominée par le hêtre, avec une présence discrète du chêne. Les taux de noisetiers et d'aulnes reflètent une image plus locale de la végétation proche de la structure et la présence de l'aulne indique une zone humide ou un cours d'eau proche. Le taux élevé de *Tilia*, alors que ce taxon est habituellement peu présent dans la forêt à cette époque, évoque la présence d'un ou plusieurs tilleuls

<sup>11</sup>. Cette analyse a été réalisée par Isabelle Jouffroy-Bapicot du laboratoire de Chrono-Écologie - UMR 6565 de l'Université de Besançon. Une étude anthracologique est prévue par le même laboratoire, ainsi qu'une datation <sup>14</sup>C. Une recherche de micro-faune (poissons, insectes aquatiques, ou batraciens) est également envisagée.

proches du bassin. Les indices d'anthropisation (couvert herbacé important) y sont très présents. D'une manière générale, cette étude nous permet d'entrevoir « l'ambiance » du couvert végétal, caractéristique des zones urbanisées.

## L'ORGANISATION URBAINE AU III<sup>e</sup> SIÈCLE

Durant le III<sup>e</sup> siècle, la trame viaire est stabilisée au nord-est. Les principales évolutions interviennent au sein de l'îlot A.

Trois nouvelles pièces sont construites au nord de celui-ci (pièces 1, 2 et 6, fig. 7). Elles viennent empiéter sur une partie du portique qui longeait la rue 2 et sont adossées à l'ancien mur de façade de la grande pièce 3. La stratigraphie a montré que ces nouveaux espaces d'habitations ont été installés concomitamment.

Afin de rectifier la pente naturelle sur laquelle la rue et le portique avaient été installés, les bâtisseurs créent deux nouvelles terrasses horizontales.

La première accueille les pièces 2 et 6. Leur terrassement ne semble pas avoir posé de problèmes particuliers dans la mesure où les différences de niveaux avec les constructions antérieures ne sont pas importantes. Une petite cave est creusée dans l'angle nord-est de la pièce 2 (fig. 13). On y accède par l'intérieur du bâtiment, alors qu'un soupirail donnant sur la rue en assure l'éclairage. La grande pièce 3 communique donc de plain-pied avec les pièces 2 et 7 et par des escaliers avec la pièce 8.

En contrebas de la pièce 2, la pièce 1, pour être horizontale, a nécessité une mise à niveau plus poussée de la roche naturelle. Ce terrassement a pour premier effet de provoquer une différence de niveau importante entre la pièce 1 et les deux autres pièces qui la surplombent. Le mur de séparation entre les pièces 1 et 6 fait office de mur de terrasse. La mise à niveau du sol de la pièce 1 a pour seconde conséquence la mise au jour du niveau de la fondation du mur contre lequel il venait s'appuyer. Afin de cacher ce « défaut esthétique », une couche de mortier de chaux y a été appliquée, sans souci manifeste de consolidation...

Enfin, alors que les pièces 2 et 6 présentent une entrée commune, l'entrée de la pièce 1 est indépendante.

Les données de la fouille indiquent que ces trois nouvelles pièces sont à vocation domestique comme l'attestent la présence de céramique à vocation culinaire et l'absence totale de traces liées à l'artisanat.

L'étude de la céramique issue des niveaux d'occupations indique clairement une carence dans les recolages (hormis les niveaux d'incendies), caractéristique

d'une utilisation régulière associée à des nettoyages successifs des sols<sup>12</sup>.

Cette période est également caractérisée par un développement important de la métallurgie au sein de l'îlot A. Ce phénomène est probablement à l'origine de la création des pièces 1, 2 et 6. Dans la grande pièce n° 3, des foyers, associés à des rejets de forges (battitures, scories), témoignent d'une activité sidérurgique soutenue. Mais ces structures ne nous sont parvenues que partiellement en raison des aménagements et « nettoyages » successifs survenus jusqu'à l'abandon de la pièce vers 320.

En revanche, deux bases d'enclumes ont été découvertes ainsi que, dans l'angle sud-est, un imposant dallage de 10 m<sup>2</sup> dont la fonction exacte est en cours d'étude (fig. 14).

Dans la pièce 7 qui lui est voisine, le comblement des fosses de rejets indique que le travail du bronze y était exclusivement réalisé (oxydes de cuivre, tôles, scories d'alliages à base cuivre).

Si nous ne connaissons pas exactement les motivations qui ont poussé les bâtisseurs gallo-romains à implanter des îlots sur une pente importante, il apparaît qu'avec le temps, les problèmes liés au ruissellement des eaux pluviales se sont fait de plus en plus ressentir, jusqu'à engendrer des catastrophes, comme nous allons le voir. Ce phénomène a été reconnu en détail dans l'îlot A : afin de pallier les infiltrations d'eau qui deviennent certainement récurrentes, un système de drainage est installé le long de la bordure est des pièces 2, 3, 7 et sans doute au-delà. Cette décision nécessite de remblayer entièrement l'*ambitus* qui les longe et qui relie la rue 2 à l'escalier de l'entrée est de la pièce 3. De ce fait, l'escalier et cette entrée sont définitivement condamnés. Un drain est ensuite implanté dans le remblai, puis un nouveau niveau de circulation est mis en place (fig. 15).

Afin de canaliser au mieux l'eau dans le bas de la pente, il fallut faire passer le drain en sous-œuvre sous plusieurs murs et lui faire traverser toute la pièce 7. Il semble que cet aménagement n'était pas assez efficace puisque tout un pan de mur s'effondra dans la cave de la pièce 2, entraînant avec lui une portion du drain et les remblais de l'*ambitus* ! Cette pièce n'est pour autant pas abandonnée.

La cave est en revanche définitivement obstruée par des gravats ; un nouveau mur est rapidement reconstruit. L'espace entre la terrasse et le mur est comblé, mais le drain ne sera jamais réinstallé sur cette section.

12. Étude réalisée par S. Mouton (INRAP).





**Fig. 14.** Détail de l'atelier métallurgique de la pièce n° 3. On peut y reconnaître deux bases d'enclumes au pied desquelles battitures et scories ont été recueillies en grande quantité.



**Fig. 15.** Ambitus (îlot A), remblayé lors de la mise en place du drain, le long du mur est de la pièce n° 3 (cl. INRAP, 2002).

Dans l'îlot B, les bâtiments sont agrandis et viennent supprimer le trottoir de la rue 3.

Outre la construction d'un bâtiment à l'intérieur de l'îlot G, les données archéologiques relatives aux autres îlots ne sont pas assez abondantes pour identifier des modifications notables.

L'artisanat du métal, particulièrement la sidérurgie, se développe encore dans les îlots A et B : la pièce 2 perd sa vocation domestique et accueille un foyer de forge. Les niveaux d'occupation qui lui sont associés comportent une grande quantité de scories (environ 8 kg), cendres et battitures. Il se caractérise également par la mise en place d'un foyer, creusé en partie dans la roche, dans le quart sud-est de la pièce. Le pourtour présentait une très forte rubéfaction qui dessinait une couronne régulière autour de la structure. Le creusement de forme ovale était peu marqué : à peine 6 cm de profondeur, pour une longueur de 0,37 m et une largeur de 0,29 m. Les parois étaient verticales et le fond plat.

L'ouverture vers l'alndier se percevait sous la forme d'un rétrécissement du creusement.

Ce dernier présentait également un creusement peu marqué. Son plan était ovale et son profil était en forme de cuvette. En périphérie, trois trous de piquets coniques étaient visibles.

Le foyer et son alndier étaient comblés par une couche charbonneuse riche en déchets : scories en gouttes, calottes et éléments de parois vitrifiées. Le fond du foyer était occupé par une scorie en calotte associée à des gouttes vitrifiées.



**Fig. 16.** *Vue générale vers l'est de la pièce n° 14 (îlot A) de l'atelier métallurgique mis en place après l'incendie des années 320/322 (cl. INRAP, 2002).*

Le niveau de sol contemporain de cette structure a livré des charbons de bois ainsi que de nombreuses battitures.

À environ 0,60 m au nord de ce premier foyer, une autre structure de combustion a été reconnue. Il s'agissait d'une petite zone rubéfiée installée en surface d'un affleurement rocheux naturel, au milieu du sol de la pièce. Ses dimensions étaient de 0,60 m de long et de 0,32 m de large. Son orientation était est-ouest. Aucun élément de parois ou de scories n'a été trouvé. En revanche, des battitures en plaquettes et en paillettes ont été observées à la fois sur cette structure et autour.

La pièce 3 est marquée par la présence de nombreuses « plaques de coulées » (environ 17 kg) qui pourraient correspondre à une étape de réduction ou d'épuration de la loupe (elles posent un véritable problème dans la mesure où elles ne peuvent que provenir de grands bas fourneaux, donc d'une installation de réduction très importante qui ne peut être implantée dans un local au sein d'une agglomération). L'hypothèse d'une activité de réduction aux abords de l'agglomération est d'autant plus envisageable que du minerai de fer sous forme d'oxydes (goethite?) est présent sur le site.

La pièce 7 a livré de très nombreux vases de stockage produits dans les ateliers de Domécy-sur-Cure. Ils ont été découverts cassés « en place » lors de la fouille de la couche de l'incendie qui ravagea alors une bonne partie des bâtiments de cet îlot...

#### LA DÉCENNIE DE 320 AP. J.-C.

L'étude numismatique effectuée par D. Gricourt (Cabinet des médailles) a prouvé qu'un important incendie se déclare au sud de l'îlot A, dans les années 318-322. Ce dernier ravage plusieurs pièces et ateliers dont les murs s'effondrent. Dans la pièce 7, en bordure sud de la fouille, des étagères sur lesquelles reposent de nombreux vases de stockage, quelques outils de tailleurs de pierres ainsi que du grain, s'écrasent au sol en brûlant. Rien ne sera récupéré. Il en est de même pour la grande pièce 3 qui ne sera pas non plus déblayée. S'il est certain que ces bâtiments sont définitivement ruinés, leur occupation « ponctuelle » est attestée par la découverte de dépôts métallurgiques, parmi lesquels un dépôt monétaire dont l'enfouissement est immédiatement postérieur à l'incendie.

On pourrait croire que l'îlot A va être abandonné, après avoir subi les ravages de l'eau, puis du feu, à quelques années d'intervalle. Il n'en est rien, puisque c'est à la suite de cette nouvelle catastrophe qu'un vaste atelier métallurgique (pièce n° 14) est implanté en bordure de la rue 2, dans le prolongement ouest de la pièce 1 (fig. 16).

D'une surface de 105 m<sup>2</sup>, sa mise en place nécessite (une fois de plus) un nivellement important de la pente. Construite dans le sens de la pente, la partie haute de l'atelier est décaissée (le sol, une fois encore, se retrouve sous le niveau de la fondation de





**Fig. 17.** Au milieu du IV<sup>e</sup> s., la rue n° 3 est condamnée par la construction d'un bâtiment carré (pièce n° 10), dont la fonction reste inexpliquée (cl. INRAP, 2002).



**Fig. 18.** Vue de détail (en cours de fouille) de la partie inférieure du dépôt métallique, enfoui vers les années 350 dans la pièce n° 8 (cl. INRAP, 2001).

la pièce 1 !). La zone centrale conserve une partie de l'ancien niveau de circulation et la partie basse doit être remblayée sur plus de 40 cm, à l'aide d'imposantes dalles en calcaire.

Les bâtisseurs en profitent pour exhausser et élargir la rue 2, y adjoindre un mur sur sa bordure nord et installer une nouvelle conduite d'eau.

Mais les modifications de l'espace ne s'arrêtent pas là. Bien qu'il soit hasardeux d'y voir une corrélation, l'îlot B est également modifié et surtout, la rue 3 est condamnée pour permettre la construction d'un bâtiment carré de 5,50 m de côté, qui se retrouve véritablement « coincé » entre les îlots A et B. La fonction de cette structure reste pour l'heure inexpliquée (fig. 17).

Mais ces profonds remaniements touchent également les îlots C et D. Les habitations de l'îlot C sont modifiées, l'hypocauste de la pièce 30 est entièrement démonté<sup>13</sup>, les pièces sont cloisonnées, les galeries extérieures supprimées.

C'est également à cette période que le bassin monumental est remblayé entièrement, non sans que des récupérations de matériaux soient réalisées. L'étude stratigraphique de ce comblement qui représente plusieurs centaines de mètres cubes montre qu'il a été

<sup>13</sup>. Dans le remblai de démolition du couloir du *prae-furnium*, un fragment de sigillée d'Argonne a été découvert. Il s'agit d'une molette du groupe 1 de Hübener, attribuable aux années 320 à 360 environ.

fait très rapidement. L'accumulation et le pendage des couches donnent une vision claire de la diversité des apports qui ont été déversés à l'intérieur (poubelles, sables, cailloux, terre...). Le mobilier céramique y est abondant mais surtout chronologiquement homogène et attribuable au milieu du IV<sup>e</sup> siècle.

L'étude stratigraphique a également montré que juste avant son comblement, il n'y avait plus d'eau dans le bassin. Les sédiments liés à son utilisation étaient non seulement en place mais ils n'avaient pas été altérés ou « bioturbés ». Le remblaiement a donc eu lieu rapidement après l'assèchement...

Le mur est de la galerie extérieure est conservé pour une raison qui nous est inconnue. Une nouvelle série de bâtiments est construite (pièces 40, 41, 42). Faute de temps, ces dernières n'ont pas été fouillées.

Le *sacellum* reste quant à lui en activité, au moins jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle comme l'indique la découverte d'un *aes* 3 de Valens (371-375 ap. J.-C.), sur le seuil de ce dernier.

La question qui se pose alors est de déterminer pourquoi le bassin est abandonné. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées :

- l'assèchement peut avoir été involontaire et dû à un manque d'eau, une mauvaise adduction, ou une perte de captage ; on aurait alors comblé le bassin et profité de l'espace libéré pour construire de nouveaux bâtiments ;

- l'assèchement a pu être volontaire en raison d'un besoin de place pour implanter de nouveaux bâtiments. Ou bien faut-il voir un abandon du bassin dû à sa fonction qui n'aurait plus lieu d'être ? Il est alors asséché et la place gagnée est mise à profit pour établir de nouvelles constructions.

Il est certain qu'une fouille exhaustive de cette importante structure aurait pu apporter bien des réponses...

En plus de l'activité « traditionnelle » de forge, de très nombreux indices trouvés lors de la fouille laissent penser que des monnaies (*minimi*) ont été frappées (illégalement ?!) sur le site même de Chevroches, durant toute la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. La « matière première » était issue de la récupération et de la refonte d'objets en bronze, dont des monnaies qui n'avaient plus cours depuis la réforme de 318.

Plusieurs caches et dépôts métallurgiques ont été mis au jour à proximité de l'atelier, dont un lot de plus de 200 objets manufacturés en fer, bronze et plomb et deux trésors monétaires (fig. 18). Le premier d'entre eux a été découvert dans un vase (type Nied. 33) qui avait été caché dans les décombres de l'une des pièces de l'îlot A, incendiée vers les années 320.

Y étaient associés des objets monétiformes en bronze, une petite applique circulaire et une assiette en bronze argenté. Il s'agirait ici d'une « réserve » de matière première (DEVEVEY, LARCELET, 2005 ; GRICOURT, 2004), d'où le caractère disparate du lot : denier du II<sup>e</sup> siècle, imitations du III<sup>e</sup> siècle et monnaies officielles du IV<sup>e</sup>, dont la plus tardive fut frappée en 316-317.

Le second trésor, découvert à proximité du premier, est constitué de 867 *nummi* constantiniens<sup>14</sup>. L'étude numismatique a permis de reconnaître 73 coins de droits pour 72 de revers. Mais une minorité de coins représente la grande majorité du dépôt, ce qui implique que ces monnaies ont été fabriquées sur place (dans la pièce n° 14 de l'îlot A ?) et n'ont pas circulé, ou bien qu'elles proviennent d'un lieu très proche (mais situé dans l'agglomération) sans avoir été dispersées (GRICOURT 2004 ; MEYER 1996).

#### LA FIN DU IV<sup>e</sup> SIÈCLE : DÉCLIN OU TRANSFORMATION ?

Comme dans bien des cas, déterminer les causes et les conditions du « déclin » d'un site antique reste un exercice peu aisé, car ces dernières peuvent être multiples, surtout lorsqu'il s'agit d'une agglomération ou, d'une manière plus générale, d'un vaste site. L'exemple de Chevroches est caractéristique de ce problème.

L'étude de l'abondant mobilier archéologique et des monnaies montre que l'îlot B, puis l'îlot A sont occupés jusqu'au milieu du IV<sup>e</sup> siècle au moins. La céramique y est en adéquation chronologique avec le *terminus ante quem* de ce secteur, établi par un *demi-maiorina* de Constance II, frappé entre 354 et 356.

À compter du milieu du IV<sup>e</sup> siècle, les rues ne sont plus entretenues, des structures (fosses dépotoirs, zones d'épandage) y sont implantées, alors même que l'activité métallurgique a encore cours dans l'îlot A<sup>15</sup>.

Lorsque l'îlot A est abandonné dans le dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle, personne ne vient récupérer les stocks d'objets en métal ni les deux dépôts monétaires. Doit-on y reconnaître un abandon rapide, voire « violent » ? En effet, la couche cendreuse qui correspond au niveau final d'utilisation de la pièce 14 pourrait aussi résulter d'un incendie.

14. En cours d'étude au Cabinet des médailles de Paris.

15. La détermination du T.P.Q. du trésor de près de 900 monnaies, peut-être fabriquées dans l'atelier de la pièce 14 (îlot A), par le Cabinet des médailles, devrait affiner cette datation.



Plus au nord, les îlots C et D sont occupés plus tardivement, au moins jusqu'au début du v<sup>e</sup> siècle. Le mobilier céramique y est caractéristique : mortier en céramique commune sombre et jattes à bords rentrants, fragments de mortiers type Chenet 323a, dont la technique de fabrication semble postérieure au milieu du iv<sup>e</sup> siècle (épaisseur des parois et aspect de l'engobe), molettes du Groupe 1 de Hübener.

Les bâtiments de l'îlot D ont livré du mobilier datable de la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle. Outre les céramiques sombres lustrées, mal connues dans la région mais fréquentes sur les sites tardifs<sup>16</sup>, on peut noter la présence d'un mortier Drag. 45 tardif de Jaulges-Villiers-Vineux, du milieu du iv<sup>e</sup> siècle.

De plus, la présence d'une amphore africaine de type Keay XXXV B (LAUBENHEIMER, 1990), produite après les années 370-380, est particulièrement remarquable, étant donné la rareté de ces productions en Gaule du Nord. Dans ce lot de céramiques, nous pouvons aussi remarquer la présence de jattes produites à Domecy-sur-Cure (JOLY, 1996), ce qui permet d'attester leur production jusqu'au milieu du iv<sup>e</sup> siècle au moins.

Enfin, le *terminus* monétaire de ce secteur du site est donné par un *aes* 4 de Théodose, frappé entre 383 et 402 ap. J.-C.

Au-delà de cette période, l'abandon de ce secteur du site semble achevé. Aucune trace de mobilier ou de structure plus tardive n'a été retrouvée sur ce secteur.

### LE HAUT MOYEN ÂGE : RUPTURE OU CONTINUITÉ ?

L'occupation humaine du plateau de Chevroches ne disparaît pas pour autant complètement. Si un hiatus persiste entre le v<sup>e</sup> et le vi<sup>e</sup> siècle, comme nous l'avons vu en début d'article, des mentions anciennes de Chevroches remontent à la période mérovingienne.

Faut-il y voir une « agglomération » nouvelle, une extension tardive de l'agglomération antique ou bien la survivance de certains quartiers de la ville ? (VAN OSSEL, 1992).

Dans l'îlot A, un certain nombre de trous de poteaux sont venus couper certains murs, notamment dans les pièces 3, 8 et 14. Si ces structures tardives ne sont pas datées en chronologie absolue, la chronologie relative prouve sans conteste qu'elles ont été



Fig. 19. Vue vers l'ouest de l'une des sépultures du cimetière du haut Moyen Âge, découvert en avril 2002 en bordure sommitale nord-est de l'éperon de Chevroches. Ce cimetière a été installé sur les vestiges d'une habitation gallo-romaine (suite de l'agglomération ?) (cl. INRAP, 2002).

implantées sur les niveaux de démolition des bâtiments construits aux iii<sup>e</sup> et iv<sup>e</sup> siècles.

Enfin, le niveau supérieur de destruction de la pièce 3 a livré un élément de vase attribuable sans équivoque à la période du haut Moyen Âge.

Une série de sondages réalisés par l'INRAP sur le sommet de l'éperon calcaire de Chevroches a révélé en 2001 la présence d'une occupation gallo-romaine (habitat et inhumations d'enfants en *imbrices*) et surtout celle d'une nécropole mérovingienne dont l'emprise est estimée à plus de 5 000 m<sup>2</sup> pour environ 200 tombes (sépultures rupestres, en coffre et en sarcophages) (fig. 19).

Au centre de cette nécropole, un bâtiment quadrangulaire de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen

16. Bien souvent ces céramiques ont été à tort attribuées au i<sup>er</sup> siècle en raison de leur grande similitude avec la *terra nigra*.

Âge a été partiellement identifié grâce à la chronologie relative déduite par l'étude stratigraphique. Ses dimensions ne sont pas connues précisément, mais l'amas de pierres qui le recouvre présente un diamètre de 10 m environ. S'agit-il d'un édifice religieux chrétien ? Il est orienté sud-ouest / nord-est.

Il est construit dans un niveau de démolition antique, sur les vestiges d'un bâtiment gallo-romain fortement arasé qui peut correspondre à une *memoria* ou un *fanum*. Dans la mesure où la céramique recueillie dans le niveau de démolition est une vaisselle de service, on peut se demander si l'on n'est pas en présence d'un bâtiment public ou d'un quartier d'habitations..., d'autant plus que l'on retrouve l'épandage de cette céramique assez loin de la nécropole. Un autre fait marquant est l'utilisation de grands blocs d'architecture (gallo-romains ?) dans la conception de certaines cuves de sarcophages.

Dans ce cas, s'agit-il d'une *memoria* installée dans une pièce d'une habitation antique dont l'architecture persiste après le V<sup>e</sup> siècle ? Si un lieu de culte gallo-romain a effectivement existé à cet endroit, il a peut-être généré un bâtiment à l'époque mérovingienne dont les proportions évoquent celles d'un oratoire, d'où la présence de tombes. Elles seraient situées à proximité de ce lieu qui est sanctifié ou qui répond à un attrait religieux particulier ?

Quoi qu'il en soit, un groupe humain relativement important était encore (ou à nouveau ?) présent à la période mérovingienne, sans que nous puissions dire à l'heure actuelle où se situait son habitat.

## ÉLÉMENTS DE RÉFLEXIONS SUR LE STATUT DE CETTE AGGLOMÉRATION

Quelles ont été les motivations des Gallo-romains pour implanter et développer une agglomération dans ce secteur de la vallée de l'Yonne ? Rappelons que les îlots que nous avons étudiés se situent dans un secteur qui *a priori* ne semble pas propice : plaine alluviale de l'Yonne certainement inondable et flanc de plateau relativement abrupt.

Trois éléments peuvent expliquer cette volonté : la pierre, l'eau et le feu.

La pierre : la pierre de Chevroches, dont l'aspect est très caractéristique, a été utilisée à plus de 90 % dans la construction des bâtiments, du I<sup>er</sup> au IV<sup>e</sup> siècle (les autres matériaux correspondent à du calcaire oolithique tendre et à du schiste noir).

Cela induit donc la présence de carrières à proximité du site. Cette pierre faisait-elle déjà l'objet d'un commerce, comme ce fut le cas aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ?

Plusieurs outils de tailleurs de pierres ont été découverts en fouille et appartiennent à un répertoire tout à fait caractéristique de cette activité : pics, polkas, gradines, masses et barre à mine (LARCELET, 2004). La reprise de l'activité des carrières à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle a manifestement provoqué la disparition des carrières gallo-romaines. Rappelons enfin l'étymologie issue du haut Moyen Âge du nom de Chevroches : *Cava Rocca*.

L'eau : comme ont pu le démontrer les travaux de Mathilde Botella<sup>17</sup> (BOTELLA, 2004), les berges de l'Yonne à l'époque gallo-romaine semblent avoir été plus proches du site que de nos jours. La proximité de cette importante rivière, dont l'utilisation comme voie de communication est incontestable, est sans doute l'une des raisons pour lesquelles l'agglomération gallo-romaine de Chevroches s'est développée. Sans que nous puissions affirmer la nature des produits qui transitaient par cette agglomération, force est de constater que la proximité de la voie qui traversait le site (rue 1) est un atout supplémentaire qui étofferait l'hypothèse de la présence d'une installation portuaire. Les pièces 8 et 9 pourraient tout à fait correspondre à des entrepôts. Quel rôle pouvait alors jouer le bassin monumental ?

Le feu : la fouille de l'îlot A (et dans une moindre mesure celle des îlots B et E) a révélé la présence d'une activité métallurgique, particulièrement soutenue à partir du III<sup>e</sup> siècle. Le fer (réduction ? et forge) ainsi que le bronze ont été travaillés (CHARDRON-PICAULT, PERNOT, 1999).

Si la présence de minerai de fer est attestée à Chevroches, il est difficile de déterminer s'il a été exploité, ni à quelle échelle. Les très nombreux fragments de plaques de coulées retrouvés dans l'un des ateliers, qui ne peuvent provenir que d'un bas fourneau de réduction important, restent à étudier et à interpréter, leur présence dans un habitat étant tout à fait inhabituelle (LEROY, MERLUZZO, 2004, p. 49-80).

S'il en était ainsi, l'ensemble de la chaîne opératoire sidérurgique aurait été présent sur le site. Rappelons qu'à moins de 10 km à l'est de Chevroches, un vaste centre de réduction (et extraction ?) du minerai de fer a été partiellement reconnu dans les années 1960 par l'Abbé Lacroix (*L'Yonne et son Passé*, 1989). Mais en l'absence d'analyses métallographiques sur les échantillons de Chevroches il restera difficile de déterminer la réalité et donc l'importance réelle de l'activité

17. Mémoire de DESS « Archéo-Sciences » Dijon - 2004, Rapport final d'opération INRAP, Dijon - 2005.

de réduction du minerai de fer (GUILLAUMET, 1996; MANGIN *dir.*, 2004).

En revanche, la production et la réparation d'outils et d'objets divers en fer ont été reconnues (LARCELET, 2004) et tenaient une place particulièrement importante au sein de l'agglomération. Si la présence d'une grande quantité d'objets en fer liés à la construction (agrafes, gonds, charnières...) est un phénomène tout à fait classique en milieu urbanisé, celle d'un important lot de pièces rattachées au charonnage est plus singulière (cette activité est aussi particulièrement bien représentée dans les objets en bronze). Faut-il y reconnaître une spécialisation en rapport avec une bourgade par laquelle transitaient certaines marchandises par voie routière puis fluviale? De toute évidence cet élément n'est pas sans rappeler les agglomérations secondaires de relais ou d'étapes qui étaient installées le long des axes commerciaux.

La présence d'un nombre non négligeable d'outils de carriers est un autre visage de la production (ou réparation) d'outils en fer. Leur utilisation est justifiée sur le site, dans la mesure où les pierres qui ont été utilisées pour la construction des bâtiments de l'agglomération ont une origine locale incontestable.

*A contrario*, il a été noté la quasi-absence d'objets métalliques à vocation agricole ou d'armes (chasse). Ce phénomène se retrouve dans des proportions égales au sein des objets métalliques issus des couches archéologiques et de ceux qui sont issus de l'importante cache mise au jour dans la pièce 8 de l'îlot A.

Au regard de tous ces éléments, les deux axes principaux qui se dégagent sont l'extraction et le transport. La présence d'atelier métallurgique ne serait pas une fin en soi mais plutôt une activité complémentaire en charge de la fabrication ou de la réparation d'outils et de chars.

Enfin, la présence d'une quantité énorme de monnaies renforce le caractère commercial du site gallo-romain de Chevroches.

Le processus de développement de l'agglomération est difficile à cerner, mais quelques points sont éclairés. À l'image de nombreuses agglomérations secondaires comme Auxerre (BOLLE, 1994), Mâlain ou Alésia (BÉNARD *et alii*, 1994), la phase d'extension des îlots s'opère pendant tout le premier siècle et durant une partie du second.

Ensuite, la création ou la modification de bâtiments, la reprise de certaines rues se produisent au sein d'îlots dont la trame reste relativement stable jusqu'au premier tiers du IV<sup>e</sup> siècle. À partir des années 320, le phénomène paraît plutôt s'inverser, le maillage

viaire n'est plus respecté ou du moins, il devient moins rigide.

Cet aspect est visible dans divers secteurs du site, particulièrement au niveau de la rue 2, dont l'élargissement vers le nord ne peut s'expliquer que par l'absence (disparition) des bâtiments de l'îlot E. De même la rue 3, qui délimite les îlots A et B, est définitivement coupée. Dans les îlots A et C, les modifications apportées à la topographie urbaine se font en fonction d'évènements « catastrophiques », non planifiés (incendies, effondrements, infiltrations d'eau).

L'évolution chronologique du site de Chevroches répond donc à deux facteurs essentiels :

**Une dynamique d'urbanisation planifiée**, qui correspond plutôt aux phases ascendantes de l'urbanisation, mais également à toutes les modifications relevant d'une gestion réfléchie, à plus ou moins long terme, de la configuration urbaine. Cette dynamique prend également en compte les implantations tardives, sans doute datées du haut Moyen Âge.

Le second facteur correspondrait à une **dynamique d'urbanisme événementielle**, qui regrouperait les événements non planifiés dont l'influence directe ou indirecte serait assez forte pour « changer le cours » du développement d'une agglomération : incendies, crues, dégradations climatiques, crises économiques...

Mais toute dynamique événementielle n'est pas forcément « négative » et peut au contraire influencer positivement sur l'essor économique et urbain d'une agglomération, comme l'a démontré E. Le Roy Ladurie au sujet des changements climatiques (LE ROY LADURIE, 2004).

## CONCLUSIONS ET « PERSPECTIVES »

La découverte d'une agglomération gallo-romaine et sa fouille partielle ont apporté de nouveaux éléments à la somme de nos connaissances sur l'urbanisme dans les campagnes gallo-romaines. L'étude du développement d'une partie de cette bourgade a permis une nouvelle approche du processus de romanisation, de son apogée architectural, de son évolution puis de son déclin relatif. Si nous ne connaissons ni l'ampleur économique, ni l'étendue de cette agglomération, il est certain que les transformations, les réalisations qui sont intervenues durant quatre siècles sont l'émanation d'une « autorité municipale », dont l'étendue du territoire sur lequel elle exerçait ses fonctions de « pouvoir secondaire » (MANGIN, 1994) est à définir et offre ainsi une nouvelle piste de recherche (BAYARD, 1996).



Si définir l'importance économique de Chevroches à l'époque gallo-romaine est pour l'heure quasi impossible, il est néanmoins réaliste d'avancer l'hypothèse qu'il existait une activité économique interne (boutiques, forges, portiques...) qui en quelque sorte était au service de l'activité externe liée au commerce et à la présence des deux importants axes de communications que sont l'Yonne et la voie d'*Augustodunum* à *Intaranum*.

Le commerce semble en effet être la fonction de l'agglomération secondaire de Chevroches. Mais à quelle échelle ? régionale ? locale ? S'agissait-il d'un relais ou d'un lieu de transit entre route et rivière ?

À l'image de nombreuses agglomérations secondaires de Bourgogne (14 sites sur les 24 connus en Côte-d'Or par exemple), celle de Chevroches accueillait une activité métallurgique principalement axée sur le travail du fer. Mais cette dernière, manifestement concentrée sur un seul îlot (A), ne donne pas au site un caractère « d'agglomération spécialisée » comme les centres régionaux d'Alésia ou Mâlain (*Mediolanum*).

Si le type de déchets produit peut, en théorie, donner des informations sur l'étape de la chaîne opératoire du fer, les éléments trouvés sur le site de Chevroches (plaques de coulées) posent le problème à étudier d'opérations de réduction importantes sur le site.

Le travail du bronze est également présent, sans doute dans une moindre mesure, si l'on fait exception de la production de fausses monnaies vers les années 340-345.

La troisième activité représentée à Chevroches se rapporte au travail des carriers. Les indices matériels sont nombreux. Le plus caractéristique est tout simplement « la pierre de Chevroches » utilisée pour les maçonneries des différents bâtiments du site.

Comme nous l'avons vu, c'est au cours de la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle, et plus particulièrement sous les Flaviens, que les techniques romaines de

construction font leur apparition. Les siècles qui suivent voient une variation de l'organisation interne des îlots, suivant l'activité qu'ils génèrent (habitat privé, artisanat ou activités mixtes).

L'abandon de l'habitat se généralise à partir des années 360. Les îlots A et B ne sont plus occupés à cette date, alors que les îlots C et D le sont un peu plus tard, à l'aube du V<sup>e</sup> siècle. Rupture de l'habitat ou continuité sous une autre forme ? L'occupation humaine postérieure à la destruction des bâtiments maçonnés a été reconnue ponctuellement sur certaines zones du site. Mais un hiatus semble exister entre les V<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles.

Les raisons de cette transformation de la topographie urbaine ne sont pas connues, un incendie est peut-être la cause de l'arrêt de l'activité métallurgique dans l'îlot A, ce qui expliquerait que les dépôts métallurgiques n'ont jamais été récupérés. Existait-il encore une agglomération au cours du haut Moyen Âge ?

La présence d'une nécropole du haut Moyen Âge et d'une *memoria* (?) au sommet de l'éperon témoigne d'une continuité incontestable de l'occupation humaine, dont la configuration et la localisation des habitats restent à découvrir.

La richesse du site de Chevroches, tant du point de vue diachronique que par la bonne qualité de conservation des vestiges, va permettre d'envisager des études pluridisciplinaires, dans le cadre de programmations ou de travaux universitaires.

Le caractère inédit de cette agglomération, tant par sa présence que par certaines des structures mises au jour, ouvre un large éventail d'investigations qui peuvent à la fois porter sur des études complémentaires des données existantes (enduits peints, analyses pétrographiques, polliniques...) et sur des opérations de recherches programmées (micro-topographies, géophysique, fouille). Souhaitons que cet article n'en soit qu'une première pierre.

## Annexe

### *L'approvisionnement céramique de l'agglomération de Chevroches (d'après S. Mouton-Venault, INRAP)*

L'approvisionnement au cours du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. est principalement régional. À l'image des différents sites étudiés dans le Nivernais (JOLY, MOUTON 2003), les habitants de Chevroches adoptent la vaisselle commune dont la production est attestée à Nevers et Entrains-sur-Nohain (Nièvre). Au cours de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle, ces derniers affirment une nette préférence pour les céramiques fines régionales, dont la *Terra Rubra* et la *Terra Nigra*. Seules quelques importations de la péninsule italique marquent le début du règne de Tibère, tandis que petit à petit, à partir du milieu du 1<sup>er</sup> siècle, les parois fines des ateliers lyonnais se glissent au sein d'un répertoire largement dominé désormais par les sigillées du sud de la Gaule (La Graufesenque) et essentiellement voué au service de la boisson.

Un net changement de la zone d'approvisionnement s'observe à partir de l'époque flavienne et va de pair avec un goût affirmé pour les céramiques communes claires : il correspond à l'activité du centre de production de Domecy-sur-Cure corrélée à la montée en puissance des productions du Centre Gaule (DELOR, 2001).

Le centre de Domecy-sur-Cure va alimenter abondamment la région, dès cette période et durant les 1<sup>er</sup> et 3<sup>es</sup> siècles ap. J.-C., sans subir de concurrence réelle. Les céramiques communes et les amphores vinaïres (Gauloises 3 et 4) affluent à Chevroches, à l'instar des agglomérations et *villae* voisines. Ce phénomène s'étend peu à peu à toutes les catégories de céramiques, vaisselle de table comprise, et perdure, pour s'amplifier jusqu'aux premières décennies du 4<sup>e</sup> siècle. À cette période, l'activité du centre de Domecy permet de répondre à la demande locale (amphores, vaisselle culinaire ou vaisselle destinée au service de table ou des boissons...) et semble ne pas craindre de véritable concurrence de la part des ateliers du Centre ou de la part des ateliers de l'Est.

À la fin du premier tiers du 4<sup>e</sup> siècle, l'apparition encore timide mais sensible des productions de Jaulges ou d'un groupe de production dans cette mouvance (les céramiques communes sombres lissées) présentes

dans la vallée de l'Yonne (Avallonnais, Vallée de la Cure, du Serein...), marque un changement total des courants commerciaux en territoire éduen.

L'étude qui a été menée, grâce à la découverte de cette agglomération, n'avait pas pour ambition de répondre à un souci d'exhaustivité, mais plutôt de souligner les diverses pistes à explorer à l'issue de la fouille et des premiers résultats, présentés dans cet article. Le choix des ensembles étudiés donne la mesure de l'intérêt du site, mais également en souligne les zones d'ombre. Les seconds et troisièmes siècles restent difficilement appréhendables en raison du manque de mobilier, les pièces ayant été régulièrement nettoyées. Nul doute que la reprise des îlots C et D, partiellement sondés, ne suffirait pas à donner une image plus précise de l'évolution économique de l'agglomération, durant cette période. En revanche, elle rendrait pertinente une analyse chiffrée des données et permettrait de comparer les horizons chronologiques aux 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> siècles et de mesurer l'évolution de l'approvisionnement. De même, il faudra s'attacher à rechercher systématiquement les indices d'occupation au cours du 5<sup>e</sup> s. afin de saisir le devenir de l'agglomération durant l'Antiquité tardive.

La mise en relief des contextes du Bas-Empire relance les recherches sur le centre de production de Domecy-sur-Cure et ouvre de nombreuses perspectives quant à sa diffusion, sa chronologie et la place qu'il occupe au sein d'un territoire déjà bien desservi par de grands centres de productions, dont Jaulges - Villiers-Vineux.

D'ores et déjà, une réflexion est ouverte sur l'approvisionnement de l'agglomération gallo-romaine de Chevroches : tenter de replacer cette dernière au sein d'une dynamique économique régionale permettra peut-être de restituer cette agglomération au sein de la *civitas* des Éduens, voire de prendre la mesure de la place qu'elle y occupait. Cet exercice demandera d'élargir l'enquête aux sites voisins, jusqu'à Escolives-Sainte-Camille (Yonne), qui présente un faciès céramique identique (MOUTON, 1997).

### Remerciements

L'auteur tient à remercier tout particulièrement les personnes sans qui cet article n'aurait pu voir le jour, à commencer par les archéologues de l'INRAP qui se sont personnellement investis durant plusieurs mois de fouille, dans des conditions matérielles et climatiques souvent difficiles :

Barbier S., Bierend N., Bleu S., Couilloud A., Ducreux F., Dunikowski C., Cordeneau S., Gerbet P., Jacquy C., Moussy A., Pascal M.-N., Picandet B., Richelet J.-Y., Staniaszek L., Warwziniack A. et Amrane Y., Noguès P. (équipe topographique et DAO).

Intervenants scientifiques :

Botella M. (Stage Dess), Cambou D. (Doctorant UMR 5594), Ducreux F. (INRAP - UMR 5594), Gricourd D. (Cabinet des médailles), Jouffroy I.

(Université de Franche-Comté - UMR 6565), Larcelet A. (INRAP), Lutignier D. (SSAC), Venault S. (INRAP).

Conseillers scientifiques :

Blin O. (INRAP), Gaillard de Sémainville H. (Université de Bourgogne), Guillaumet J.-P. (Centre Archéologique européen du Mont-Beuvray - UMR 5594), Mangin M., Meissonnier J. (SRA Bourgogne), Pautrat Y. (SRA Bourgogne), Petit C. (Université de Bourgogne - UMR 5594), Sapin C. (Centre d'Études Médiévales Auxerre - UMR 5594), Séguier J.-M. (INRAP).

Enfin, mes remerciements plus particuliers s'adressent aux rapporteurs de cet article :

Michel Mangin, Jacques Meissonnier, ainsi que Sylvie Venault.

## Bibliographie

- ACOT P., 2003, *Histoire du climat*, Paris, éd. Perrin, 309 p.
- ARNOUX M.-J., 1988, « Chevroches (58), Abri du Brouillard, Paléolithique moyen, sondage 1986 », in : *Gallia*, 1987-1988, t. 2, p. 22-23.
- AUJAS É., 1987, *Les voies romaines du sud de la Nièvre*, Mémoire de maîtrise, Université de Dijon, 124 p.
- BARRAL Ph., JOLY M., 2002, « Aspects des céramiques augustéennes dans le Nivernais », in : *Les âges du fer en Nivernais, Bourbonnais, et Berry oriental: regards européens sur les âges du fer en France, Actes du 17<sup>e</sup> colloque de l'AFEAF, Nevers, mai 1993*, p. 249-296 (*Bibracte*, 6).
- BAYARD D., 1996, « La romanisation des campagnes en Picardie à la lumière des fouilles récentes: problèmes d'échelles et de critères », in : *De la ferme indigène à la villa gallo-romaine: la romanisation des campagnes de la Gaule, Actes du colloque AGER, Amiens, 1993*, p. 157-182 (*Revue Archéologique de Picardie*, n° spécial 11-1996).
- BEDON R., CHEVALIER R., PINON P., 1988, *Architecture et urbanisme en Gaule romaine*, Paris, éd. Errance, 2 vol. (*Coll. des Hespérides*).
- BELLET M.-E., CRIBELLIER C., FERDIÈRE A., KRAUSZ S., 1999, *Agglomérations secondaires antiques en Région Centre*, Tours, 224 p. (17<sup>e</sup> suppl. à la *Revue Archéologique du Centre de la France*).
- BÉNARD J., MANGIN M., GOGUEY R., ROUSSEL L., 1994, *Les agglomérations antiques de Côte-d'Or*, Paris, 303 p. (*Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, 522, Série *Archéologie*, 39).
- BIGEARD H., BOUTHIER A., 1996, *La Nièvre, Carte archéologique de la Gaule*, Paris, Ministère de la Culture, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 330 p.
- BLIN O., 2001, « De l'Antiquité au Moyen Âge dans la vallée de la Mauldre », in : *Cent mille ans d'histoire sous la déviation de la RN 12 de Jouars-Ponchartrain à Méré: archéologie préventive en région Île-de-France*, AFAN, DDE des Yvelines, DRAC Île-de-France, Ville de Jouars-Ponchartrain, Paris, p. 24-45.
- BOLLE A., 1994, *Auxerre - Parking Vaulabelle*, Rapport de fouille archéologique de sauvetage, AFAN, - SRA Bourgogne, 169 p.
- BONNEAU M., 1989, « Le site de Compierre à Champallement (Nièvre) », *Annales des pays nivernais*, n° 59, Nevers, p. 30-32.
- BOTELLA M., 2004, « Étude géophysique complémentaire », in : *Chevroches (58), Le Domaine de Noé, Rapport Final d'Opération 2001-2002*, vol. 1, INRAP, Sennecey-lès-Dijon, p. 370-381.
- BOUTHIER A., 1984, « L'occupation du sol à l'époque gallo-romaine dans le nord-ouest de la Nièvre, entre Cosnes-sur-Loire, Entrains-sur-Nohain et Mesvres-sur-Loire », in : *Actes du 109<sup>e</sup> congrès national des Sociétés Savantes, Archéologie*, I, Paris, p. 47-68.
- BOUTHIER A., GARMIER J.-F. dir., 1996, *30 ans d'archéologie dans la Nièvre*, Nevers, Conseil Général de la Nièvre, 236 p.
- DELOR J.-P. dir., 2002, *Carte archéologique de la Gaule, l'Yonne 89/1 - 89/2*, Paris, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Conseil Général de l'Yonne, p. 731-742.
- DEVAUGES J.-B., 1988, *Entrains gallo-romain*, Nevers, GRADE, 382 p.
- DEVEVEY F., 2001, *Chevroches (58) Le Champ du Millet, Le Grand Champ, La Maladrerie, Rapport de diagnostic archéologique*, AFAN, Sennecey-lès-Dijon, 78 p.

- DEVEVEY F., 2003, « Une garniture de fourreau de *Gemellianus* à Chevroches (Nièvre) », *R.A.E.*, t. 51-2001/2002, p. 489-493.
- DEVEVEY F., 2004, *Topographie urbaine et architecture antique: l'exemple du site gallo-romain de Chevroches (Nièvre), I<sup>er</sup>-V<sup>e</sup> s. ap. J.-C.*, Mémoire de fin d'étude du Diplôme d'Études Supérieures Spécialisées, Université de Bourgogne, UFR Sciences de la Terre, Dijon.
- DEVEVEY F. dir., 2005, *Chevroches (58), Le Domaine de Noé, Rapport Final d'Opération 2001-2002*, vol. 1, INRAP, Sennecey-lès-Dijon, 402 p.
- DEVEVEY F., HENRION F., 1994, « L'urbanisme gallo-romain, l'exemple d'Auxerre », in: *Le Mercure d'Auxerre*, n° 1, Amis des Musées d'Auxerre, p. 5-10.
- DEVEVEY F., MOUTON S., PASCAL M.-N., 2002, *Entrains-sur-Nohain, Le Bois des Huets, mai-juin 2002*, Document Final de Synthèse de fouille préventive, INRAP, Sennecey-lès-Dijon, 95 p.
- DUCREUX F., DEVEVEY F., 2001, *Chevroches (58), Le chemin de la côte de l'eau, Rapport de diagnostic archéologique, juin 2001*, Vol. 2, Sennecey-lès-Dijon, 41 p.
- DUMASY F., PAILLET P. dir., 2002, *Argentomagus, nouveau regard sur la ville antique*, Catalogue de l'exposition, Lyon, Musée archéologique d'Argentomagus, 200 p.
- FERDIÈRE A., 1996, « La mise en place du réseau gallo-romain d'occupation du sol en Gaule centrale: Orléanais, Berry, Auvergne », in: *De la ferme indigène à la villa gallo-romaine: la romanisation des campagnes de la Gaule*, Actes du colloque AGER, Amiens, 1993, p. 245-258 (*Revue Archéologique de Picardie*, n° spécial 11-1996).
- FERDIÈRE A., 2002 : « Cultivateurs, éleveurs et artisans dans les campagnes gallo-romaines: matières premières et produits transformés », in: *Programme et résumés du 6<sup>ème</sup> colloque international d'AGER, association d'étude du monde rural gallo-romain*, non paginé.
- GUILLAUMET J.-P., 1996, *L'artisanat chez les Gaulois*, Paris, éd. Errance, 127 p.
- KASPRZYK M., 1999, *L'antiquité tardive en Bourgogne et en Champagne méridionale: problématiques, historiographie et méthodes de recherches*, Mémoire de D.E.A. d'archéologie, Université de Bourgogne, Dijon, 327 p.
- LASFARGUES J. dir., 1985, *Architecture de terre et de bois. L'habitat privé des provinces occidentales du monde romain: antécédents et prolongements, Protohistoire, Moyen Âge et quelques expériences contemporaines*, Actes du 2<sup>ème</sup> congrès archéologique de Gaule méridionale, Lyon, nov. 1983, Paris, éd. de la M.S.H., 191 p. (*Documents d'Archéologie Française*, 2).
- LAUBENHEIMER F. dir., 1992, *Les amphores en Gaule: production et circulation*, Paris, éd. Errance.
- LE ROY LADURIE E., 2004, *Histoire humaine et comparée du climat*, Paris, éd. Fayard, 739 p.
- MANGIN M., 1994, « Une tradition de recherche précoce dans une région privilégiée », in: BÉNARD J., MANGIN M., GOGUEY R., ROUSSEL L., *Les agglomérations secondaires antiques de Côte-d'Or*, Paris, Les belles Lettres, 1994, p. 17-22 (*Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 522, série *Archéologie*, 39).
- MANGIN M. dir., 2004, *Le fer*, Paris, éd. Errance, 240 p. (coll. *Archéologiques*).
- MEISSONNIER J., 1984, « L'urbanisation de la vallée du Nohain à Entrains-sur-Nohain à l'époque gallo-romaine », *Annales des pays nivernais*, n° 40-41, p. 30-31.
- PAUNIER D., 1996, « La romanisation des campagnes: un état des recherches en Suisse », in: *De la ferme indigène à la villa gallo-romaine: la romanisation des campagnes de la Gaule*, Actes du colloque AGER, Amiens, 1993, p. 261-270 (*Revue Archéologique de Picardie*, n° spécial 11-1996).
- PETIT J.-P., MANGIN M. dir., 1992, *Les agglomérations secondaires: la Gaule Belgique, les Germanies et l'Occident romain*, Actes du colloque de Bliesbruck-Reinheim/Bitche, 21-24 octobre 1992, Paris, éd. Errance, 293 p.
- POLFER M. dir., 1999, *Artisanat et productions artisanales en milieu rural dans les provinces du Nord-Ouest de l'Empire romain*, Actes du colloque d'Erpeldange, mars 1999, Montagnac, éd. M. Mergoïl, p. 9-24 et p. 97-102 (*Monographies Instrumentum*, 9).
- RENARD V., DAVID F., 1997, *Autoroute A77, DFS de Fouilles Préventives - Pannes 'Le Clos du Détour'*, vol. 7, t. 1, SRA Centre, Orléans.
- SOLARI S., 1976, « Les origines de Chevroches », *Bull. de la Société Scientifique et Artistique de Clamecy*, 1976, p. 44-47.
- SOULTRAIT G. de, 1865, *Dictionnaire topographique du Département de la Nièvre, comprenant les noms de lieu anciens et modernes*, XII, 246 p. (Coll. *Dictionnaire topographique de la France comprenant les noms de lieux anciens et modernes*).
- VAN OSSEL P., 1992, *Établissements ruraux de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, Paris, éd. du CNRS (51<sup>ème</sup> suppl. à *Gallia*).
- VAXELAIRE L., BARRAL Ph., 2003, « Besançon: de l'oppidum à la ville romaine », in: REDDÉ M. éd., *La naissance de la ville dans l'Antiquité*, Paris, éd. De Boccard, p. 239-261 (Coll. *De l'Archéologie à l'Histoire*).
- VAXELAIRE L., LABEAUNE R., 1996, *Choisey (39) « Parthey » : une colline en bordure du Finage de la fin de l'âge du bronze au XIII<sup>e</sup> s.*, D.F.S. de fouille préventive, Autoroute A 39 Dole - Bourg-en-Bresse, AFAN, Besançon, p. 155-188.
- L'Yonne et son passé*, 1989 = *L'Yonne et son passé: 30 ans d'archéologie*, Catalogue d'exposition, Auxerre, CDRA/CRRAB, 321 p.